

Aux confins du réel

Jean Baudrillard

Nous avons supprimé le monde vrai — quel monde subsiste alors?

Le monde des apparences? Nullement. Avec le monde vrai, nous avons supprimé du même coup le monde des apparences.

FRIEDRICH NIETZSCHE

S'il ne faut pas croire que la vérité reste la vérité quand on lui enlève son voile, alors la vérité n'a pas d'existence nue.

Et s'il ne faut pas croire que le réel reste le réel quand on en a chassé l'illusion, alors le réel n'a pas de réalité objective.

Que devient le monde délivré de la vérité et des apparences? Il devient l'univers réel, l'univers de la Réalité Intégrale. Ni vérité ni apparence, mais Réalité Intégrale.

Si le monde est parti jadis vers la transcendance, s'il est tombé dans d'autres arrière-mondes, aujourd'hui, il a chu dans la réalité.

S'il y avait jadis une transcendance vers le haut, il y a aujourd'hui une transcendance vers le bas. C'est en quelque sorte la deuxième chute de l'homme, dont parle Heidegger:

la chute dans la banalité — mais, cette fois, sans rédemption possible.

Une fois perdu, selon Nietzsche, le monde vrai en même temps que celui des apparences, l'univers devient un univers de fait, positif, tel quel, qui n'a même plus besoins d'être vrai. Aussi factuel qu'un ready-made.

La “fontaine” de Duchamps est l'emblème de notre hyperréalité moderne, résultat d'un contre-transfert violent de toute illusion poétique sur la réalité pure, l'objet transféré sur lui-même coupant court à toute métaphore possible.

Le monde est devenu d'une telle réalité qu'elle n'est supportable qu'au prix d'une dénégation perpétuelle. “Ceci n'est pas un monde”, évoquant le “ceci n'est pas une pipe” de Magritte, comme déni surréaliste de l'évidence même — ce double mouvement de l'évidence absolue, définitive, du monde et de la dénégation tout aussi radicale de cette évidence, dominant la trajectoire de l'art moderne.

Mais pas seulement de l'art: de toutes nos perceptions profondes, de toute notre appréhension mentale du monde.

Il ne s'agit plus ici de morale philosophique, du gente: “Le monde n'est pas ce qu'il devrait être” ou encore “le monde n'est plus ce qu'il était”.

Non: le monde est tel qu'il est.

Une fois escamotée toute transcendance, les choses ne sont plus que ce qu'elles sont et, telles qu'elles sont, elles, sont insuportables. Elles ont perdu toute illusion et sont devenues immédiatement et totalement réelles, sans ombre, sans commentaire.

Et, du même coup, cette réalité indépassable n'existe plus. Elle n'a plus lieu d'exister puisqu'elle ne s'échange plus contre rien et n'a plus de contrepartie.

“La réalité existe-t-elle? Somme-nous dans un monde réel?” — tel est le leitmotiv de toute notre culture actuelle. Mais cela traduit simplement le fait que ce monde en proie à la réalité, nous ne pouvons le supporter que sous forme d'une dénégation radicale. Et cela est logique: le monde ne pouvant plus être justifié dans un autre monde, il lui faut dès maintenant se justifier dans celui-ci, en se donnant force de réalité, en se purgeant de toute illusion. Mais en même temps, par l'effet même de ce contre-transfert, grandit la dénégation du réel en tant que tel.

La réalité, ayant perdu ses prédateurs naturels, grandit comme une espèce proliférante, un peu comme une algue ou même comme l'espèce humaine en général.

Le Réel grandit comme le désert. “*Welcome in the desert of the Real.*”

L'illusion, le rêve, la passion, la folie, la drogue, mais aussi l'artifice, le simulacre — tels étaient les prédateurs naturels de la réalité. Tout cela a perdu de son énergie, comme atteint d'une maladie incurable et sournoise. Il faut donc en trouver l'équivalent artificiel, faute de quoi la réalité, une fois atteinte sa masse critique, finira par s'autodétruire spontanément, implosera d'elle-même — ce qu'elle est d'ailleurs en train de faire, laissant place au Virtuel sous toutes ses formes.

Le Virtuel: voilà bien l'ultime prédateur et déprédateur de la réalité — sécrété par elle-même comme une sorte d'agent viral et autodestructeur.

La réalité est devenue la proie de la Réalité Virtuelle. Ultime conséquence du processus amorcé dans l'abstraction de la réalité objective, et qui s'achève dans la Réalité Intégrale.

Avec le Virtuel, il ne s'agit plus d'arrière-monde: la substitution du monde est totale, c'en est le doublage à l'identique, le mirage parfait, et la question est réglée par l'anéantissement pur et simple de la substance symbolique. Même la réalité objective devient une fonction inutile, une sorte de déchet, dont l'échange et la circulation deviennent de plus en plus difficiles.

On est donc passé de la réalité objective à un stade ultérieur, une sorte d'ultraréalité qui met fin à la fois à la réalité et à l'illusion.

La Réalité Intégrale est aussi bien dans la musique intégrale — celle qu'on trouve dans les espaces quadriphoniques ou qu'on peut "composer" sur ordinateur. Celle où les sons ont été clarifiés et expurgés et qui, au-delà de tout bruit et de tout parasite, est comme restaurée dans sa perfection technique. Les sonorités n'y sont plus le jeu d'une forme, mais l'actualisation d'un programme. Musique réduite à une pure longueur d'ondes et dont la réception finale, l'effet sensible sur l'auditeur, est elle aussi exactement programmée comme dans un circuit fermé. Musique virtuelle en quelque sorte, sans défaillance, sans imagination, qui se confond avec son propre modèle, et dont la jouissance elle-même est virtuelle. Est-ce encore de la musique? Rien

n'est moins sûr, puisqu'on a même imaginé d'y réintroduire du bruit pour faire plus "musical".

Telle est aussi l'image de synthèse, image numérique et digitale, construite de toutes pièces, sans référence réelle, et où, à la différence de l'image analogique, le négatif lui-même a disparu, non seulement le négatif du film, mais aussi le moment négatif qui est au cœur de l'image, cette absence qui fait la vibration de l'image. Ici, la mise au point technique est parfaite, il n'y a pas de place pour le flou, le tremblement ou le hasard. Est-ce encore une image?

Plus loin encore, c'est le principe même de l'Homme Integral, revu et corrigé par la génétique, dans le sens de la perfection. Expurgé de tout accident, de toute pathologie physiologique ou caractérielle. Car ce que vise la manipulation génétique n'est pas une formule originale de l'humain, mais bien la formule la plus conforme et la plus efficace (*serial morphing*).

On en a l'avant-goût dans le film *Minority Report* (de Steven Spielberg), où le crime est prévenu et sanctionné avant même d'avoir lieu, et sans qu'on sache jamais s'il aurait eu lieu. Détruit dans l'oeuf, dans son imagination même, selon de principe universel de précaution.

Pourtant, le film est anachronique, car il met encore en jeu la répression, alors que la future prévention sera génétique, intragénique: le "gène criminel" sera opéré à la naissance ou même avant, par une sorte de stérilisation prophylactique (qu'il faudra d'ailleurs généraliser très vite car, du point de vue policier, qui est celui du pouvoir, nous sommes tous des criminels en puissance).

Cette manipulation dit bien ce qu'il en sera de l'être futur. Ce sera un être humain corrigé, rectifié. Il sera d'emblée ce qu'il aurait dû être idéalement, il ne deviendra donc jamais ce qu'il est. Il ne sera même plus aliéné, puisqu'il sera pré-existentiellement modifié, pour le meilleur ou pour le pire.

Il ne risque même plus de rencontrer sa propre altérité, puisqu'il aura été d'emblée dévoré par son modèle.

Tout cela repose sur un processus universel d'éradication du Mal.

Jadis principe métaphysique ou moral, le Mal est aujourd'hui matériellement traqué jusque dans le gènes (mais aussi bien dans l'“axe du Mal”). Il devient une réalité objective, donc objectivement liquidable. On va pouvoir l'expurger à la racine, et, avec lui, de proche en proche, tout ce qui était rêve, utopie, illusion, phantasme — tout cela se trouvant selon le même processus global, arraché au possible, pour être reversé au réel.

Cette réalité absolue est aussi celle de l'argent lorsqu'il passe de l'abstraction relative de la valeur d'échange au stade purement spéculatif de l'économie virtuelle. Selon Marx, déjà, le mouvement de la valeur d'échange est plus réel que la simple valeur d'usage, mais, dans notre situation, où les flux de capitaux sont sans référence aux échanges marchands, l'argent devient d'une hyperréalité encore bien plus étrange — il devient l'argent absolu, il atteint à la Réalité Intégrale du calcul. N'étant plus l'équivalent de rien, il devient l'objet d'une passion universelle. Le hiéroglyphe de la marchandise est devenu le fétichisme intégral de l'argent.

Last but not least: l'opération chirurgicale du langage, par où est éliminé, dans sa version numérique et digitale, tout ce qu'il y a en lui de symbolique c'est-à-dire tout ce par quoi il est bien plus que ce qu'il signifie... Tout ce qu'il y a en lui d'absence, de vide, mais aussi de littéralité, se trouve éliminé, tout comme le négatif dans l'image de synthèse — tout ce qui s'oppose à une mise au point exclusive. Telle est la Réalité Intégrale du langage: ne plus signifier que ce qu'il signifie.

Le temps lui-même, le temps vécu, n'a plus le temps d'avoir lieu. Le temps historique de l'événement, le temps psychologique de l'affect et de la passion, le temps subjectif du jugement et de la volonté, tous sont remis en cause simultanément par le temps virtuel, qu'on appelle, sans doute par dérision, le “temps réel”.

En fait, ce n'est pas un accident si l'espace-temps est appelé “réel”. *Real time, Echtzeit:* c'est le temps “authentique”, le temps non différé, celui d'une présence instantanée, qui n'est même plus le moment présent par rapport à un passé ou à un futur, mais un point de convergence et, en même temps, d'annulation de toutes les autres dimensions. Réalité Intégrale du temps qui ne s'embarrasse plus que de sa seule opération: *time-processing* (comme le *world-processing*, le *war-processing*, etc.)

Avec cette notion de “temps réel”, toutes les dimensions se sont contractées sur un seul point focal, sur une forme fractale du temps. Le différentiel du temps ayant disparu, c'est la fonction intégrale qui l'emporte: la présence immédiate, totale, d'une chose à elle-même, ce qui signifie que la réalité est désormais le privilège de ce qui est identique à

soi. Tout ce qui est absent de soi-même, tout ce qui diffère de soi n'est pas vraiment réel.

Bien entendu, toute cette histoire est purement phantasmatique.

Rien ni personne n'est absolument présent à soi-même (ni aux autres *a fortiori*). Donc, rien ni personne n'est vraiment réel et le temps réel n'existe pas.

Même le soleil, nous ne le percevons pas en temps réel, puisque la vitesse de la lumière est relative. Et toutes choses ainsi.

Dans ce sens, la réalité est inconcevable. La Réalité Intégrale est une utopie. C'est pourtant ce qu'on est en train de nous imposer par un artifice gigantesque.

Derrière l'immatérialité des technologies du Virtuel, du numérique et de l'écran, se cachent une injonction, un impératif que McLuhan avait déjà fort bien repéré dans l'image télévisuelle et médiatique: celui d'une participation renforcée, d'un investissement interactif qui peut tourner au vertige, à l'implication "extatique" qu'on peut constater partout dans le cybermonde.

Immersion, immanence, immédiateté, telles sont les caractéristiques du Virtuel.

Plus de regard, plus de scène, plus d'imaginaire, plus d'illusion même, plus d'extériorité ni de spectacle: c'est le fétiche opérationnel qui a absorbé toute extériorité, résorbé toute intérieurité, absorbé le temps même dans l'opération du temps réel.

Ainsi se rapproche-t-on d'un monde intégralement réalisé, effectué et identifié comme tel, mais non pas du *monde tel qu'il est*, ce qui est tout à fait différent.

Car le monde, tel qu'il est, est de l'ordre des apparences, voire de l'illusion intégrale, puisqu'il n'y en a pas de représentation possible.

Double hypothèse sur cette stratégie fatale de transnumérisation du monde en information pure, de clonage du réel par la Réalité Virtuelle, de substitution au monde "naturel" d'un univers technique et artificiel.

La première est celle de l'illusion radicale du monde — c'est-à-dire de l'échange impossible du monde contre une quelconque vérité ou destination finale.

Tel qu'il est, le monde est sans explication causale ni représentation possible (n'importe quel miroir ferait encore partie du monde).

Or, ce dont il n'y a ni sens ni raison définitive est une illusion.

Le monde a donc toutes les caractéristiques d'une illusion radicale.

Mais pour nous, quelle qu'en soit la beauté métaphysique, cette illusion est insupportable. D'où la nécessité de produire toutes les formes possibles de simulacre de sens, de transcendance — toutes choses qui masquent cette illusion originelle et qui nous en protégent.

Ainsi, le simulacre n'est pas ce qui cache la vérité, mais ce qui cache l'absence de vérité.

Dans cette perspective se situe l'invention de la réalité.

À l'ombre de la réalité, de ce modèle de simulation causal et rationnel, l'échange du monde est désormais possible, puisqu'il est défini par les lois objectives.

Autre hypothèse: le monde nous est donné. Or, selon la règle symbolique, ce qui est donné, il faut pouvoir le rendre.

Jadis, on pouvait rendre grâce d'une façon ou d'une autre, à Dieu ou à une instance quelconque, répondre au don par le sacrifice.

Désormais, nous n'avons plus personne à qui rendre grâce, dès lors que toute transcendance a disparu. Et si nous ne pouvons rien donner en échange de ce monde, il est inacceptable.

C'est ainsi qu'il va falloir liquider le monde naturel, et lui substituer un monde artificiel — un monde construit de toutes pièces, pour lequel nous n'aurons de comptes à rendre à personne.

D'où cette gigantesque entreprise technique d'élimination du monde naturel sous toutes ses formes. Tout ce qui est naturel sera nié, à plus ou moins long terme, en vertu de cette substitution forcée. Le Virtuel apparaît comme solution finale à l'échange impossible du monde.

Mais l'affaire n'est pas réglée pour autant. Car nous n'échapperons pas à cette nouvelle dette, contractée cette fois envers nous-mêmes. Comment nous absoudre de ce monde technique et de cette toute-puissance artificielle?

Il nous faut donc, là aussi, à défaut de pouvoir l'échanger (contre quoi?), détruire ce monde ou le nier. D'où, en même temps que nous avançons dans l'édification de cet univers artificiel, l'immense contre-transfert négatif envers cette Réalité Intégrale que nous nous sommes forgée.

Dénégation en profondeur aujourd'hui partout présente — et dont nous ne savons laquelle l'emportera, de cette entreprise irrésistible ou de cette abréaction violente.

De toute façon, cette entreprise n'est jamais achevée.
On n'en finit jamais de combler le vide de la vérité.
D'où la fuite en avant vers toujours d'autres simulacres.
D'où l'invention d'une réalité de plus en plus artificielle, telle qu'il n'y en a plus de contrepartie ni d'alternative idéale, plus de miroir ni de négatif.

Avec la toute nouvelle Réalité Virtuelle, nous entrons dans la phase ultime de cette entreprise de simulation, qui débouche cette fois sur un artefact technique du monde d'où toute trace d'illusion a disparu.

Un monde tellement réel, hyperréel, opérationnel et programmé qu'il n'a plus besoin d'être vrai. Ou plutôt il est vrai, absolument vrai au sens où rien ne s'y oppose plus.

C'est l'absurdité d'une vérité totale à laquelle il manque le faux — celle du bien absolu auquel il manque le mal, du positif auquel il manque le négatif.

Si l'invention de la réalité est le substitut à l'absence de vérité, alors, quand l'évidence de ce monde "réel" devient partout problématique, cela ne signifie-t-il pas que nous sommes plus près de l'absence de vérité — c'est-à-dire du monde tel qu'il est?

Nous sommes certainement de plus en plus loin de la solution, mais de plus en plus près du problème.

Car le monde n'est pas réel. Il l'est devenu, mais il est en train de cesser de l'être. Mais il n'est pas non plus virtuel — ce qu'il est en train de devenir.

C'est contre ce monde devenu tout entier opérationnel, objectif et sans alternative que se développe le déni de réalité, le désaveu de réalité.

Si le monde est à prendre en bloc, c'est alors qu'on le refuse en bloc. Il n'y a pas d'autre solution. C'est un rejet semblable au rejet biologique d'un corps étranger.

C'est par une sorte d'instinct, de réaction vitale que nous nous insurgeons contre cette immersion dans un monde achevé, dans le "Royaume des Cieux", où la vie réelle est sacrifiée à l'hyperréalisation de toutes ses possibilités, à sa performance maximale, un peu comme l'espèce est aujourd'hui à sa perfection génétique.

Notre abréaction négative résulte de notre hypersensibilité aux conditions idéales de vie qui nous sont faites.

Cette réalité parfaite, à laquelle nous sacrifions toute illusion, comme au seuil de l'enfer on laisse toute espérance, est bien évidemment une régalité fantôme.

Nous en souffrons exactement comme d'un membre fantôme.

Or, comme le dit Achab dans *Moby Dick*: "Si je ressens les douleurs de ma jambe, alors qu'elle n'existe plus, qu'est-ce qui vous assure que vous ne souffrirez pas les tourments de l'enfer, alors même que vous serez mort?"

Ce sacrifice n'a rien de métaphorique, il tient plutôt de l'opération chirurgicale — qui tire en plus d'elle-même une forme de jouissance: "L'humanité, qui jadis avec Homère avait été objet de contemplation pour les dieux olympiens, l'est maintenant devenue pour elle-même. Son aliénation d'elle-même par elle-même a atteint ce degré qui lui fait vivre sa propre destruction comme une sensation esthétique de premier ordre" (Walter Benjamin).

Une des possibilités est en effet l'autodestruction — exceptionnelle en ce qu'elle est un défi à toutes les autres.

Double illusion: celle d'une réalité objective du monde, celle d'une réalité subjective du sujet — qui se réfractent dans le même miroir et se confondent dans le même mouvement fondateur de notre métaphysique.

Le monde lui, rel qu'il est, n'est pas du tout objectif, et aurait plutôt la forme d'un attracteur étrange.

Mais parce que la séduction du monde et des apparences est dangereuse, nous préférons l'échanger contre son simulacre opérationnel, sa vérité artificielle et son écriture automatique. Cependant, cette protection même est périlleuse car, tout ce par quoi nous nous défendons contre cette illusion vitale, toute cette stratégie de défense joue comme un véritable bouclier caractériel et nous devient elle-même insupportable.

Finalement, c'est l'étrangeté du monde qui est fondamentale et c'est elle qui résiste au statut de réalité objective.

De même, c'est notre étrangeté à nous-mêmes qui est fondamentale et qui résiste au statut de sujet.

Il ne s'agit pas de résister à l'aliénation, mai au statut même de sujet.

Dans toutes ces formes de désaveu, de démenti, de dénégation, il ne s'agit plus d'une dialectique de la négativité ni du travail du négatif. Il ne s'agit plus d'une pensée critique de la réalité, mais d'une subversion de la réalité dans son principe, dans son évidence même. Plus grandit la positivité, plus la dénégation, éventuellement silencieuse, se fait violente. Nous sommes tous aujourd'hui des dissidents de la réalité, dissidents clandestins la plupart du temps.

Si la pensée ne s'échange pas contre la réalité, alors sa dénégation immédiate devient la seule pensée de la réalité. Mais cette dénégation n'ouvre pas sur l'espoir, comme le voudrait Adorno: "L'espoir, tel qu'il émerge de la réalité en luttant contre elle pour la nier, est la seule manifestation de la lucidité." Ce n'est — heureusement ou malheureusement — pas vrai.

L'espoir, s'il nous était laissé, serait celui de l'intelligence du Bien. Or, ce qui nous est laissé, c'est l'intelligence du Mal, c'est-à-dire non pas celle d'une réalité critique, mais celle d'une réalité devenue irréelle à force de positivité, devenue spéculative à force de simulation.

Parce qu'elle est là pour conjurer un vide, toute l'entreprise de simulation et d'information, cette exaspération du réel et du savoir sur le réel, ne fait que susciter une incertitude de plus en plus grande. Sa profusion même, son acharnement ne font qu'affoler les esprits.

Et cette incertitude est sans appel, car elle est faite de toutes les solutions possibles.

Sommes-nous définitivement prisonniers de ce transfert du réel vers une positivité totale, et du contre-transfert tout aussi massif qui vire à sa dénégation pure et simple?

Alors que tout nous pousse vers cette totalisation du réel, *il faut au contraire arracher le monde à son principe de réalité*. Car c'est cette confusion qui nous masque le monde tel qu'il est, c'est-à-dire, au fond, comme singularité.

Italo Svevo: "La recherche de causes est un immense malentendu, une superstition tenace qui empêche les choses, les événements, de se produire tels qu'ils sont."

Le réel est de l'ordre de la généralité, le monde est de l'ordre de la singularité. C'est-à-dire d'une différence absolue, d'une différence radicale, de quelque chose de plus différent que la différence — au plus loin de cette confusion du monde avec son double.

Quelque chose nous résiste en définitive, autre que la vérité ou que la réalité.

Quelque chose résiste à tous nos efforts pour enfermer le monde dans un enchaînement des causes et des effets.

Il y a un ailleurs de la réalité (la plupart des cultures n'en ont même pas le concept). Quelque chose d'avant le monde dit "réel", d'irréductible, lié à l'illusion originelle, et à l'impossibilité de donner au monde tel qu'il est un sens ultime quel qu'il soit.

Vouloir, savoir et sentir constituent un écheveau inextricable.

Mais il y a peut-être un moyen de traverser le monde autrement qu'en suivant le fil du réel?

R. MUSIL